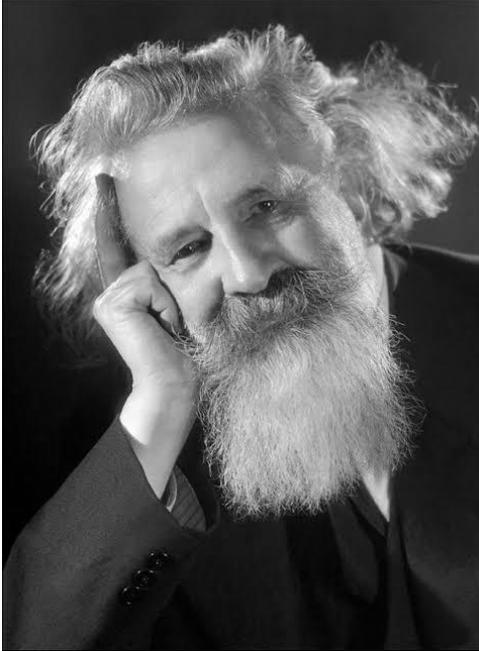


Poésie et métaphores

Atelier-Rencontre Torcy, novembre / autour de Gaston Bachelard



Gaston Louis Pierre Bachelard, né à Bar-sur-Aube le 27 juin 1884 et mort à Paris dans le 9^e arrondissement le 16 octobre 1962, est un philosophe français des sciences, de la poésie, de l'éducation et du temps.

Il a travaillé sur deux thèmes principaux : la philosophie des sciences et l'imagination. Bachelard, philosophe sur le tard puisqu'il était postier une grande partie de sa vie, est à la fois le théoricien de la science moderne, et le philosophe de l'attitude poétique.

Quelle est sa pensée principale ?

« Le temps n'a qu'une réalité, celle de l'instant. Autrement dit, le temps est une réalité resserrée sur l'instant et suspendue entre deux néants. »
“Nous comprenons la Nature en lui résistant.”
“L'imagination trouve plus de réalité à ce qui se cache qu'à ce qui se montre... »

Epistémologue, Spécialiste de l'étude critique des sciences et de la connaissance scientifique ou de la connaissance en général. La tâche propre de l'épistémologie est donc herméneutique (science de l'interprétation des textes) et historico- critique ; elle consiste à faire apparaître des organisations de concepts, qu'elles soient achevées ou imparfaites, des difficultés, ou obstacles, ou incohérences, des ouvertures, des points "sensibles". Épistémologue illustre, Bachelard est l'auteur d'une impressionnante somme de réflexions liées à la connaissance et à la recherche. Pour Bachelard, toute connaissance est une connaissance approchée : « Scientifiquement, on pense le vrai comme rectification historique d'une longue erreur, on pense l'expérience comme rectification de l'illusion commune et première. »

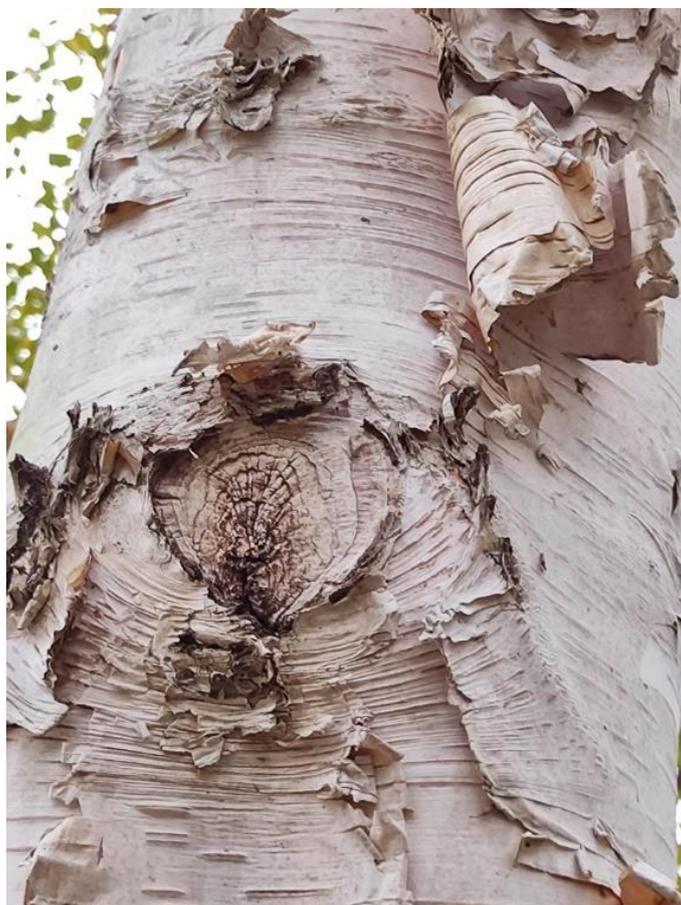
Bibliographie succincte : *Lautréamont, Le rationalisme appliqué, Le droit de rêver, La terre et les rêveries du repos Dialectique de la durée, Le matérialisme rationnel, Le nouvel esprit scientifique, La poétique de la rêverie, La flamme d'une chandelle, La philosophie du non*

Proposition d'écriture

Choisissez une photographie prise au jardin de Bercy. Rentrez dans l'image, et pour figurer un monde, n'oubliez pas que c'est la photographie elle-même qui est la métaphore du monde que l'on créé...

La métaphore est une figure de style qui permet de créer une image qui peut mettre en évidence les caractéristiques de personnages, d'un lieu à inventer ou d'un objet...

Elle consiste à établir une comparaison entre deux réalités, comparaison qui sera fondée sur une analogie que l'on instaure entre les deux référents, l'image choisie et votre imaginaire



Photographie Noella Redais

Je suis le sacrifié de ce parc. Après une intervention chirurgicale de mon tronc, je me suis vu enfermé dans des bandelettes, comme à l'époque égyptienne.

Nous en sommes à l'étape où l'heure de retirer ces pansements est arrivée. Oui mais moi, j'ai la peau à vif ! je gèle et l'humidité m'inflige la perte d'importants copeaux. Vers le bas de ma personne, un nœud se craquelle. La sève vient à manquer, je me vide de mon sang. Lorsqu'on sculpte du bois, la plante est morte mais moi je suis encore vivant. L'on m'entaille les flancs sans se soucier des petites bêtes qui vont venir y habiter. Malgré moi, je suis devenu un hôtel à insectes. Mes couleurs se ternissent, j'ai un ressenti de fin du monde. C'est fâcheux, plus la moindre volonté de combattre, de m'accrocher à un espoir. Qui voudrait de moi ? Presqu'entièrement nu, mes copeaux se laissant tomber. Fini le temps de plaire, de croiser le regard d'une belle stimulée par mon tronc inspirant confiance. Terminées les visites d'écoliers avec leurs professeurs, se disputant la meilleure place pour parader sur des photos souvenirs de leur classe. Non, il me reste qu'une vision apocalyptique, comme si un ébéniste n'achevait pas son travail.



Photographie Patricia Baud

Il reste quelques feuilles, mais ces arbres dénudés me donnent l'impression que je suis en bas, toute petite.

La nature nous est supérieure. Ces ramifications de branches qui tendent vers le ciel, les cieux, vers la lumière. Où es-tu soleil qui te cache aujourd'hui ?

Oui, la nature nous sera toujours supérieure, grandiose.

Moi, si petite, humble, devant cette immensité et ce ciel gris blanc nous ouvre la voie à la méditation. Qui sommes-nous, d'où venons-nous, quel droit avons-nous de tout bousculer ?



Photographie Patricia Baud

Un peu étonné, Araigna examinait de toutes ses pattes velues la convocation qu'elle venait de recevoir par courrier de chouette envoyé :

“Vous devez vous rendre impérativement vendredi prochain au lieu-dit *Haut perché* vers quatorze heures et cela pour toute l'après-midi jusqu'à seize heures”. Nous étions mercredi, il ne lui restait à peine deux jours pour se préparer et en parler aux autres arachnoïdes de sa connaissance. Mais pourquoi elle et avec qui ?

Un peu plus loin dans la même forêt, Axolt venait aussi de recevoir un courrier identique remis par le hibou son voisin car sa compagne volage n'était pas encore rentrée de ses escapades nocturnes.

Axolt, tout aussi étonné qu'Araigna, essayait de décrocher la missive accrochée à ses bouts de doigts palmés. Le mot d'ordre était tout aussi impératif : vous devez vous rendre vendredi prochain au lieu-dit etc....

Pourquoi cette convocation ? Il avait bien entendu les commérages des nombreuses perruches perchées sur leur branche, une nouveauté ? Il se trame quelque chose d'important et voilà la confirmation, soyons vigilant mais il continua à se doré au soleil bien timide ces temps-ci.

En synchronicité et toujours dans la même forêt, un autre habitant aux poils longs et roux, surnommé Speedy, venait de recevoir, lui aussi, le même commandement, écrit sur une feuille aux teintes automnales reçue par le même oiseau de nuit recruté ce jour-là. Speedy, toujours en alerte, méfiant, s'empressa de dissimuler ladite convocation dans le tronc de l'arbre qui lui sert de cachette pour l'hiver.

Peureux par nature, son tremblement prenait des allures de frémissements en écho aux feuilles éliminées par les bourrasques d'un mois de novembre fourbu par un été capricieux. Cette injonction : " vous devez vous rendre impérativement vendredi prochain au lieu-dit Haut-Perché à quatorze heures et jusqu'à seize etc... l'intriguait, voire l'inquiétait, lui si discret d'ordinaire. De caractère pessimiste, il se voyait déjà délogé par les nouveaux arrivants sans scrupules pour les anciens.

Vendredi à quatorze heures, nos trois compères se retrouvèrent, le long d'un des troncs menant au rendez-vous. Mais quelle hauteur ? se disait-il chacun.

Araigna avait enfilée ses bas résilles, noirs. Ses grands yeux ronds désorbités, maquillés de kohl tranchaient à peine avec son manteau noir empoilé pour éviter tout refroidissement. L'hiver, cette année, s'invitait prématurément.

La tête recouverte d'une casquette jaune en harmonie avec les tâches de son corps, Axolt commençait à grimper s'aidant de ses doigts ventouses.

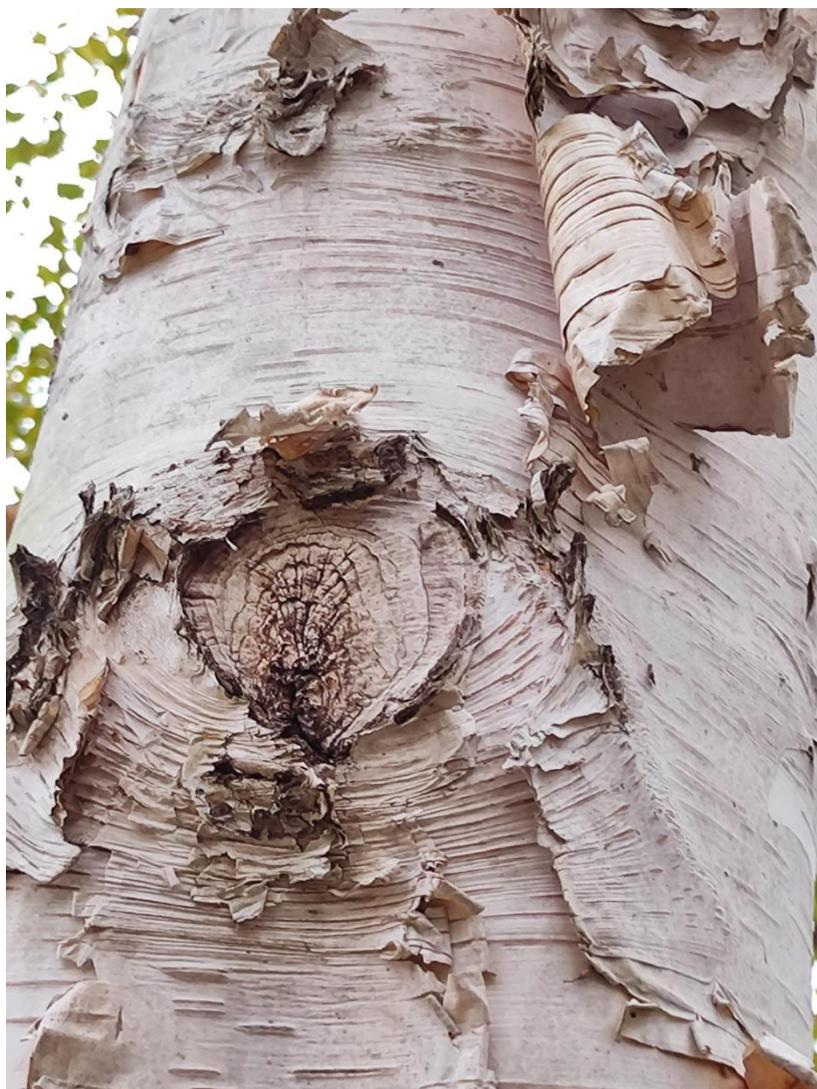
Quant à Speedy recouvert d'un chapeau empanaché d'une belle plume aux couleurs brunes, il regardait partout, se redressait pour renifler l'atmosphère comme si elle pouvait contenir en son sein l'évènement qui devait fatalement arriver.

Nos trois compères n'étaient pas seuls. Le long de quelques autres feuillus de la forêt menant au lieu-dit, d'autres phénomènes animés, voire motivés, poilus, velus, imberbes, de couleurs différentes, grimpaient sans grande peine les troncs décorés pour l'évènement. La montée était un peu pénible. Il fallait pour certains, certaines, changer de branche. Pour d'autres, le trajet était direct et de courte durée. Mais tous ou presque arriva à l'heure. Ce qui ravit les organisateurs.

Oui, deux protagonistes, complices, les attendaient de pied ferme mais sans animosité. L'un était de grande taille, plutôt généreuse et protubérante, un gentil ours aux yeux plutôt tendres et à l'esprit bien ouvert agrémenté d'une critique altruiste. Quant au second, c'était une femelle beaucoup plus petite, de taille moins développée ce qui se traduisait par une voix plus fluette, plus timide, mais un esprit aussi ouvert car curieuse, intrépide, du moins elle l'espérait.

La grosse voix proposa de prendre une feuille et un crayon, l'autre voix plus fine et moins affirmée expliqua l'exercice proposé lentement avec des exemples différents.

Chacun pris son élan, son stylo et son imaginaire en bandoulière et tous semblaient ravis d'être là, tous ensemble ...



Photographie Noella Redais

La nature résiste, résiste, résiste encore pour nous permettre de remonter le temps.
Le passé devient présent pour recréer, façonner l'œuvre primaire préservée à travers les âges.

J'imagine les gouges sculpter, évider, délimiter, ôter les fines couches des bouleaux. Elles s'étirent, se détachent, s'enroulent, se superposent habilement pour dissimuler un savoir ancestral.

L'espace-temps s'entrouvre, l'automne s'enrichit de nouvelles teintes qui s'immiscent, caressent, animent délicieusement l'écorce laiteuse, blafarde, encore endormie, en attendant le retour du printemps.



Photographie Odette Gonot

Je m'assois sur le banc, et je médite, une méditation de pleine conscience, mi réveil, mi sommeil, un état entre rêve, réalité, fiction, imagination.

Ruines, mur, feuilles mortes, Automne, banc, arbres.

Ces ruines sont vivantes, je vois Marie-Antoinette qui venait se ressourcer ici loin de Versailles et de la cour des nobles, favorites, sangsues, artistes.

J'entends une voix charmeuse, forte, qui répète une pièce de théâtre, mais oui c'est Sarah Bernhardt avec son minuscule chien dans les bras, son boa et d'autres animaux exotiques.

Elle se met dans un cercueil et répète sa prochaine pièce de théâtre.

Mlle Agar, la comédienne qui lui a donné sa chance vient la rejoindre. Ces arbres lui font penser au village de ses grands-parents où elle a passé sa jeunesse, où elle jouait

régulièrement avec son amie, la voisine de la ferme du bout du village, une très jolie fille aux cheveux longs, d'une blondeur dorée.

- Tout cela est vrai, j'ai même joué Racine devant les Indiens Peau rouge, je suis connu dans le monde entier !

- Il paraît que vous avez rencontré Thomas Edison, l'ingénieur.

- Le sorcier, oui ! Il a inventé les lampes électriques, et celles-ci ont illuminé de manière féerique toutes les pièces de la Maison blanche à Washington.

Je me vois à l'âge de vingt ans, où mon but principal était de découvrir le monde. Alger, Pékin, Athènes, Rome, San-Francisco, Byzance, Les Pyramides...

Un mirage, des Touaregs voilés en caravane traversent l'ombre démesurée, je cherche la beauté, seul trésor valable sur cette terre.

Des ruines, à priori c'est triste, mais je décide, comme Christian Bobin, de retrouver dans ces ruines « *les signes d'une vie heureuse, toujours possible* ».

Le bonheur est une pratique de chaque instant, nous y avons accès dès que nous le décidons.

On va se chercher de lointaines retraites dans les champs, sur le bord de la mer, dans les montagnes, alors que quand tu veux tu peux trouver un asile en toi-même.

Ce long chemin de la résilience m'a conduit ici pour prendre du recul et faire le point.

On peut comparer notre vie à l'ascension d'un sentier de montagne. En cours de route, nous devons affronter des défis de toutes sortes.

Qu'elle bonheur d'être ici, libre, contemplatif, la fonction d'enfermement me traumatise.

Quand le fou ou le dépressif effraie, il faut l'isoler. Michel Foucault a-t-il exagéré quand il a baptisé « *Grand renfermement* » la loi de de création de l'Hôpital général en 1656 ?

Le hurlement d'un hibou domine le gémissement du vent et m'apparaît un guerrier pacifique.

Je ressens chez cet être beaucoup de courage, de pouvoir et de force, en même temps que beaucoup de compassion et de bonté.

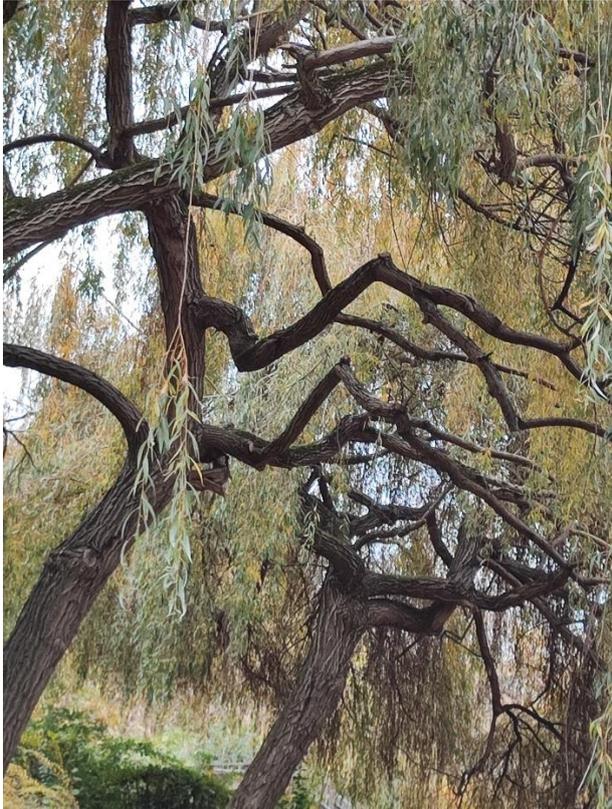
Les feuilles mortes, la beauté de l'automne avec ses couleurs mais aussi des jours très courts, le ciel gris, la Toussaint. La pluie.

Les ruines, cela fascine, les temples grecs, les pyramides égyptiennes, Pompéi. Elles représentent ce qui reste des civilisations qui ont dominé le monde. Le mur de la honte à Berlin, les murs de la prison, les mûres, le fruit. Mes murs.

Mais j'y songe, tout à coup, en fait, ce sont toujours les mêmes souvenirs qui me reviennent, ma vie, mon enfance, mes amis, mes amours, les paysages de montagne, les vagues, la campagne, une cité ouvrière. Le contexte, le lieu, l'endroit, ne sont que des prétextes, mon cerveau, mon inconscient, est formaté et me renvoie vers les mêmes métaphores.

Je ne suis qu'un amateur en matière d'écriture, je n'ai pas dépassé ce stade de l'écriture nécessaire, de la résilience chère à Boris Cyrulnik.

L'historien Frank Ferrand écrit : « *Devenir un écrivain, c'est avoir dépassé l'écriture nécessaire, le témoignage, la transmission de son histoire personnelle. Continuer à écrire pour faire rire, faire peur, faire rêver...* ».



Photographie Noëlla Redais



Photographie Patricia Baud

Un beau matin de printemps, je proposais à mes camarades de l'atelier d'écriture de vivre une expérience mémorable et intemporelle, qui consistait à voyager dans le temps, mais cela devait rester secret.

J'étais curieuse de vérifier la légende indienne, dont Alain nous avait parlé. Je n'en dormais plus, il fallait coûte que coûte que je fasse ce voyage, si je voulais retrouver le sommeil.

Le lendemain matin à l'aube, nous prîmes la route vers la forêt de Noëlla.

Il fallait s'y enfoncer par un sentier serpenté et se diriger vers le centre, où le temps semblait s'arrêter.

On avait l'impression que la forêt nous observait. Plus on avançait, plus c'était mystérieux. On entendait le murmure des feuilles et la forêt qui nous guidait jusqu'au saule-pleureur aux branches entrelacées, comme les mains de deux personnes qui s'aiment et qui sont séparées par le temps. Elles pouvaient se frôler.

Bien que les deux arbres étaient proches, ils semblaient éloignés. Le souffle du vent faisait bouger les feuilles, comme si chacun voulait nous raconter son histoire.

Les branches entremêlées commencèrent à se séparer laissant passer une vive lumière. La peur était en train de nous envahir. Les arbres de cet endroit sacré au coeur de cette forêt parlaient, ils commencèrent à bouger et se baissèrent vers nous, comme pour nous rassurer et nous dire que nous avions atteint le point de ralliement où les troncs se divisaient en formant une grande arche au-dessus de nous.

Nous avançâmes, tremblants. Tout à coup, une étrange sensation d'union entre nous et ces géants verts s'empara de nous et nous apaisa.

Heureusement que nous avons tous le cœur bien accroché. Nous avons l'impression d'être minuscules et en même temps une puissance extraordinaire envahissait notre corps comme pour nous donner la bénédiction de la forêt. Nous ne faisons plus qu'un avec elle.

Les branches sentant la peur nous quitter se tendirent vers nous telles des mains en chuchotant

- Nous avons toujours été là, vous avez passé le test avec brio, seuls ceux qui écoutent le souffle du vent, trouvent le bon chemin...

Elles se sont démêlées les unes des autres, laissant passer une magnifique lumière éblouissante et nous attrapèrent. Elles regroupèrent leurs longues branches ressemblant à des tentacules. Leurs troncs s'élançèrent et s'étirèrent le plus haut possible pour jusqu'à devenir droite comme des poteaux électriques allant si haut jusqu'à de se perdre dans les cieux, telles des colonnes soutenant l'infini.

Elles unirent leurs forces et nous aidèrent à atteindre le ciel en nous propulsant comme une fusée vers l'espace, afin que nous puissions atteindre le portail du passé. Il devait s'ouvrir au moment où les rayons du soleil toucheraient les feuilles, qui en rougissant nous laissaient quinze secondes pour nous engouffrer très vite dans le vortex qui ressemblait à un ventilateur géant couleurs d'un arc-en-ciel.

Une fois à l'intérieur, on pouvait choisir un moment merveilleux du passé, le lieu ainsi que la personne que l'on désirait revoir.

Chacun de mes camarades choisirent une destination et pour ma part, je suis allée retrouver mon père. Ce que nous ressentions étaient incroyables et inexplicables, personne ne nous croirait.

Comme toujours, mon Papa toujours sage et de bon conseil me dit qu'il suffit juste parfois de s'arrêter, de prendre le temps d'écouter, pour entendre la sagesse infinie que la nature a à nous offrir pour trouver la paix.

Nous n'avions que deux heures pour profiter des êtres aimés et leur dire qu'on les aimerait à jamais. Sans un mot, on se regarda tous, nous comprenions pourquoi ce secret devait être gardé. Nous décidâmes alors de nous rencontrer une fois par mois pour une incroyable randonnée dans la forêt sacrée de Noëlla qui nous met toujours en joie.



Photographie Catherine Gaucher

Mur en éclats, éclats de muraille éclatée, pour un souvenir d'automne coloré, le mur grisâtre et les couleurs-feuilles, entrelac de bois haché, entrecroisés du vert et des feuilles récalcitrantes au sommet du jour.

Mur en éclats, comme une envie de fuite, des rires sous cape, une mascarade s'invite au bal des communiantes, là, reste la ruine du château de Bercy, dans l'ailleurs du temps. Suivez les feuilles regroupées et vous verrez l'univers enchanté en guerre totale contre la grisaille.

Le vent s'est levé, osera-t-il-donc de séparer le groupe, désolidariser les douces complices aux couleurs sucrées ? Ensemble, elle s'invente l'intimité partagée, un nouvel art d'être au monde dans l'instantané d'un instant volé.

Elles sont la joie contre la grisaille, le bouquet garni contre l'uniformité, le laisser-vivre face aux rectitudes. Si le vent s'en mêle, chassez-le dans l'instant, chassez l'opportun saccageur de rêves ! Circulez, Monsieur La Bise, éloignez-vous des automnales marchandes de couleurs éphémères... Circulez-vous dis -je, n'effacez pas la magie d'un instant. Soufflez le froid si vous voulez, mais n'ôtez pas les pastels, la peinture est si fragile et la belle palette végétale joue ici sa survie ! Eh bien avant que de mourir, les feuilles sauront se faire saisir par des mains enfantines ...